

trices de faire vacciner leurs élèves avec du chien-dent indien et de la verveine.

— L'ambre est spéciale au génie. C'est une source d'inspiration."

Des inoculations d'ambre ! Cela me rend rêveur et ne m'inspire pas du tout. Comment peut-on s'y prendre pour inoculer une personne avec de l'ambre !

Mystère ! et je m'arrête là.

Qui donc trouvera le liquide envié dont l'inoculation produira le moyen de faire fortune ou fera disparaître le paupérisme ?

Quel savant découvrira une méthode certaine pour couper la queue du diable, que tant de mortels se sont épuisés à tirer depuis la création du monde, et qui semble être plus solide que jamais ?

*** Je vous parlais, la semaine dernière, de la nécessité de donner aux élèves des écoles les plus élémentaires quelques notions de botanique, ne serait-ce que pour leur apprendre à reconnaître les plantes vénéneuses, comme le marin canadien que Jules Verne fait figurer dans un de ses romans.

Ce brave mathurin se moquait un peu d'un savant naturaliste qui s'épuisait à classer toutes ses plantes et ses cailloux d'une manière scientifique.

— A quoi bon vous donner tant de peine, monsieur le docteur, lui disait-il, moi, je ne vois que deux espèces de choses dans tout ce qui pousse : " ce qui est bon à manger et ce qui ne l'est pas."

Il oubliait, l'excellent matelot, qu'il faut déjà avoir un peu étudié pour en arriver à bien établir cette classification, et je crois bien qu'il a dû risquer de s'empoisonner plus d'une fois, s'il a goûté à toutes les plantes qu'il a rencontrées.

Les empoisonnements de cette sorte ne sont pas rares et, justement, pas plus tard que la semaine dernière, un brave cultivateur de St-Constant vient d'en être victime.

Il se reposait près d'une barrière, quand la fantaisie lui prit de manger des racines qu'il découvrit à ses côtés et qui lui parurent excellentes.

C'était de la cigüe—ce que l'on appelle vulgairement de la carotte à Moreau.

Malgré tous les soins, le malheureux expira quelques heures plus tard.

Étudiez la botanique, mes amis.



NOTES MONDAINES

APRÈS LE DINER

Dans le salon où les invités s'étaient réunis après le dîner, il s'était formé de petits groupes : les jeunes filles caquetaient dans un coin, près du piano ; les dames s'étaient emparées des sièges et parlaient chiffons et disant du bien des absentes, comme c'est l'habitude, tandis que les hommes, debout, discutaient gravement sur les événements politiques.

Dans le groupe des dames surtout, la conversation était animée.

— Vous savez la nouvelle, mesdames ? interrogea une ravissante blonde. Nous allons bientôt revenir aux modes Empire.

— Ce sera charmant ! s'écrièrent toutes les invitées.

— Oui, reprit la blonde, la taille courte, la

jupe longue, nous ressemblerons aux Merveilleuses.

— Malheureusement, soupira une rousse à l'air mélancolique, les hommes resteront aussi laids. Ah ! ils ne changent pas.

— C'est vrai, dit la blonde, les messieurs n'ont aucun goût et manquent d'imagination ; ils ne sortiront jamais du chapeau à haute forme et de l'habit noir, et ils sont aussi gais que leur costume.

— Ils ont l'air de croque-morts, dit la rousse.

— Ils portent le deuil de leur jeunesse, ajouta la maîtresse de la maison avec un sourire malin. Ils se marient vers le déclin et n'ont plus à nous apporter que leurs regrets.

— Ne parlons pas de ces messieurs, prenons un sujet plus intéressant, reprit une dame ; j'aime beaucoup les modes actuelles. Pour l'été, je ne trouve rien de plus gracieux que la blouse russe sur une chemise de soie.

— Étiez-vous au dernier lawn-tennis de Mme de Kerbois ? interrogea la blonde. Mme Renouard avait un costume exquis : jupe et jaquette en laine douce ; c'était très joli.

— Aussi joli que mal porté, ajouta une dame.

— Il est vrai, reprit la blonde, que cette pauvre Mme Renouard est tellement mal faite que rien ne lui va.

— Moi, dit une brune, ce que je préfère pour le tennis, c'est un coton léger brodé au plumetis.

— Ou encore, ajouta la maîtresse de la maison, des foulards sergés avec impression à teintes plates, genre anglais.

— Au dernier bal des Duval, reprit la blonde, vous rappelez-vous la robe de la femme du Dr X... ? de la toile de rideau ! On ne s'habille pas d'une façon aussi ridicule, son mari ne devrait pas la laisser sortir.

— Son mari, dites-vous ? demanda une voisine. Est-ce que les hommes y entendent quelque chose.

— Qu'est-ce que cela leur fait ? exclama une amie.

— Je vous assure, reprit la blonde, que M. de Séran ne me permettrait pas de me montrer à son bras si j'étais mise avec mauvais goût.

— Nos maris tiennent à ce que nous leur fassions honneur, conclut la maîtresse de la maison, parce que cela flatte leur amour-propre ; nous n'y sommes pour rien.

Les jeunes gens, le monocle à l'œil, étaient entassés au fumoir, ils énuméraient leurs pertes aux cartes, accusant amèrement la deveine qui semblait s'attacher à leurs personnes ; quand ils furent las de fumer de mauvais cigares, ils vinrent empester l'air du salon et ils prirent place autour des tables de jeu.

Les hommes mariés, les gens graves, devaient entre eux ; baissant la voix, clignant de l'œil d'un air entendu, ils donnaient des conseils au gouvernement, indiquaient les grandes lignes qu'ils se traceraient s'ils étaient appelés au pouvoir.

— Je suis partisan de la réforme de l'impôt, opinait le maître de la maison, candidat à la députation ; il faut l'établir sur une assiette solide, en baser la perception de telle sorte qu'il s'adresse surtout aux détenteurs de la fortune publique.

Très bien raisonné, approuva un invité pauvre ; un impôt sur les riches.

— Je crois avoir résolu le problème, reprit modestement le maître de la maison.

— Vraiment ! répondirent en chœur les hôtes. Faites-nous part de votre projet.

— Il est très simple ; je vous dirai d'abord, que depuis que j'ai quitté les affaires, je n'ai qu'un but, me consacrer au bonheur de mon pays ; je réfléchis, je cherche. Qu'est-ce qui

pourrait le mieux répondre aux légitimes aspirations du peuple, si ce n'est une équitable réparation de l'impôt ? J'ai conçu une idée qui, je crois, trancherait la question. C'est tout bêtement d'établir un impôt sur les pardessus ; le pauvre n'a pas de pardessus.

— Comme c'est trouvé ! s'écrièrent les invitées.

— Soixante-quinze dollars par an pour les pelisses, reprit le maître de la maison, cinquante dollars pour les pardessus ordinaires.

Une discussion s'engagea sur le nouvel impôt.

Un vieux bourgeois se détacha du groupe et s'approcha des jeunes filles.

La conversation devait être intéressante, les visages étaient animés, l'attention paraissait grande.

— Et vous, mesdemoiselles, de quoi parlez-vous ? leur demanda-t-il.

Une adorable fillette de quinze ans se tourna vers lui et l'air radieux, le regard brillant, elle répondit en découvrant ses dents blanches.

— Mais de l'amour, commandant ; de quoi voulez-vous que nous parlions ?

EUGÈNE FOURRIER.

L'HONORABLE JUGE BARRY

La ville de Montréal vient de perdre, en la personne de Son Honneur le juge Barry, un de ses magistrats les plus connus et l'un de ses citoyens les plus respectés.

Le juge naquit à Cork, en Irlande, en 1835, et, dès l'âge de huit ans, suivit sa famille qui vint se fixer au Canada, à Rockwood, Ont., où son père se lança dans les affaires.

C'est donc à l'Académie de Rockwood que le jeune Dennis Barry fit ses premières études, qu'il termina ensuite au collège Regiopolis, de Kingston, et même au collège de Montréal, où il étudia la théologie ; l'Université Laval le vit un instant sur ses bancs, mais c'est à l'Université McGill qu'il termina ses études légales et qu'il obtint le titre de bachelier.

Ses nombreuses occupations comme avocat n'empêchèrent point cet homme actif de trouver encore des instants à consacrer à un tout autre genre d'études qu'il affectionnait tout particulièrement : la milice, et il obtint un brevet de capitaine.

Très populaire, fervent catholique, s'occupant très activement de politique et d'administration municipale, il fut choisi par ses compatriotes comme président de la société Saint-Patrice.

En 1869, il épousa Mlle Kathleen, fille de Michael Morgan, marchand, de Sorel.

L'hon. juge Barry siégeait depuis huit ans sur le banc de la Cour de Circuit.

Il était depuis assez longtemps souffrant, mais personne n'eut pu croire à un dénouement si fatal et surtout si rapide, et c'est avec stupéfaction qu'on apprit, la semaine dernière, que ce magistrat estimé, qui siégeait encore le samedi précédent, avait succombé, à 330 hrs du matin, à une péritonite aigüe, malgré les efforts des docteurs Brodeur, Macdonald et Roddick, appelés en toute hâte pour le secourir.

Sa mort a causé de profonds regrets, et laisse un grand vide au palais où l'honorable juge ne comptait que des amis.

Dans la ville d'Ottawa on ne voit ni hannetons (barbeaux) ni blattes des cuisines (coquerelles). Lorsque, par hasard, on y a introduit de ces insectes, ils ont succombé sans pouvoir se propager.